



ANDRÉS BARBA UNE RÉPUBLIQUE LUMINEUSE

TRADUCTION DE FRANÇOIS GAUDRY

TITRES
SU

ANDRES BARBA

UNE REPUBLIQUE LUMINEUSE

Nichée entre la jungle et le fleuve, la ville de San Cristóbal est bercée d'une langueur tropicale. Un jeune fonctionnaire aux affaires sociales y est muté pour mettre en place un programme d'intégration des communautés indigènes. Très vite, il découvre que le pittoresque y côtoie la noirceur. En effet, la torpeur locale est perturbée par l'arrivée d'un groupe d'enfants qui pillent les rues et effraient la population. D'où viennent-ils? Quelle est cette langue incompréhensible pour les adultes, qui semble n'appartenir qu'à eux? Comment les arrêter? La tension monte dans la ville, jusqu'au drame. Deux décennies après les faits, le narrateur, encore hanté par les événements qui s'y sont déroulés, revient sur toute cette affaire.

Dans une échappée à l'ordre établi par les adultes, Andrés Barba nous invite à redéfinir notre idée même de l'enfance avec cette grande fable qui nous hantera longtemps.

Andrés Barba est né à Madrid en 1975. Diplômé de lettres espagnoles, il enseigne à l'université Complutense de Madrid et est l'auteur notamment de *La Sœur de Katia* et *Les Petites Mains*. Une république lumineuse a connu un accueil unanime et reçu le prestigieux prix Herralde lors de sa parution en Espagne.

Traduit de l'espagnol par François Gaudry.

« Fabuleuse expédition en *terra incognita*, *Une république lumineuse* a la force envoûtante des écrits de Joseph Conrad. On y trouve la même avancée, inquiétante, vers le "cœur des ténèbres" qu'est l'enfance. » Ariane Singer, en *Une du Monde des Livres*

**ANDRÉS
BARBA**

**UNE
RÉPUBLIQUE
LUMINEUSE**

DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Les Petites Mains
Août, Octobre / Mort d'un cheval
Versions de Teresa
Et maintenant, dansez
La Ferme Intention
La Sœur de Katia



**ANDRÉS
BARBA**

**UNE RÉPUBLIQUE
LUMINEUSE**

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR FRANÇOIS GAUDRY

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
REPÚBLICA LUMINOSA

La traduction de ce livre a reçu le soutien de Acción Cultural Española, AC/E

AC/E
ACCIÓN CULTURAL
ESPAÑOLA

© Andrés Barba, 2017

Casanovas & Lynch agencia literaria, s.l.

© Éditions Gallimard pour les citations du *Petit Prince*

d'Antoine de Saint-Exupéry

© Christian Bourgois éditeur, 2020, 2022, pour la traduction française

ISBN : 978-2-267-04576-5

À Carmen, terre rouge

Je suis deux choses qui ne peuvent être ridicules :
un enfant et un sauvage.

Paul GAUGUIN

Quand on m'interroge sur les trente-deux enfants qui perdirent la vie à San Cristóbal, ma réponse varie en fonction de l'âge de l'interlocuteur. S'il a mon âge, je réponds que comprendre n'est rien d'autre que recomposer ce que nous n'avons vu que fragmentairement ; s'il est plus jeune, je lui demande s'il croit ou non aux mauvais présages. La réponse est presque toujours négative, comme si croire aux présages supposait avoir peu de goût pour la liberté. Alors je ne pose plus de questions et je raconte ma version des faits, parce que je n'en ai pas d'autre et qu'il serait inutile de convaincre mon interlocuteur qu'il s'agit moins d'apprécier la liberté, que de ne pas croire aussi naïvement en la justice. Si j'étais un peu plus énergique, ou un peu moins lâche, je commencerais mon histoire toujours avec la même phrase : *Presque tout le monde a ce qu'il mérite et les mauvais présages existent.* Bien sûr qu'ils existent.

Le jour où je suis arrivé à San Cristobál, il y a aujourd'hui vingt-deux ans, j'étais un jeune fonctionnaire des services sociaux d'Estepí qu'on venait de promouvoir. En quelques années, de jeune et maigre licencié de droit, j'étais devenu un homme récemment marié auquel le bonheur avait donné un air plus assuré. La vie me paraissait une simple course d'obstacles relativement faciles à franchir, qui finissait par une mort – tout aussi simple, je l'ignore –, mais tellement inévitable qu'elle ne méritait pas qu'on y pense. Je ne savais pas alors que la joie, c'était précisément cela, la jeunesse précisément cela et la mort précisément cela, et j'avais beau ne me tromper essentiellement en rien, de fait je me trompais en tout. J'étais tombé amoureux d'un professeur de violon originaire de San Cristobál, de trois ans plus âgée que moi, mère d'une petite fille de neuf ans. Toutes deux se prénommaient Maia, elles avaient le même regard concentré, un petit nez et des lèvres foncées qui me paraissaient le comble de la beauté. J'avais parfois l'impression qu'elles m'avaient choisi dans un conciliabule secret, et j'étais tellement heureux d'être tombé dans leurs « filets » que le jour où on m'a proposé de travailler à San Cristobál j'ai couru chez elle le lui annoncer et je lui ai aussitôt demandé de m'épouser.

Ce poste m'avait été offert car deux ans plus tôt j'avais élaboré à Estepí un programme d'intégration des communautés indigènes. L'idée était simple et prouva son efficacité : elle consistait à leur obtenir l'exclusivité de la culture de certains produits. Dans cette ville, nous avons opté pour les oranges et confié à la communauté indigène le ravitaillement de quasiment cinq mille personnes. Ce programme faillit provoquer un petit chaos dans la distribution, mais la communauté redressa la barre et après un réajustement parvint à former une coopérative plus que solvable, avec laquelle ils couvrent aujourd'hui encore une bonne partie de leurs dépenses.

Le programme fut une telle réussite que le gouvernement prit contact avec moi, à travers la Commission des Réductions indigènes, pour l'appliquer aux trois mille membres de la communauté ñeê de San Cristobál. On m'offrait une maison et le poste de directeur des services sociaux. Maia retrouva par ricochet ses cours à la petite école de musique de sa ville natale. Elle ne l'avouait pas, mais je savais qu'elle était très heureuse de retourner, dans des conditions confortables, dans la ville qu'elle avait dû quitter par nécessité. Le poste incluait aussi la scolarisation de « la petite » (je l'ai toujours appelée « la petite », et « petite » lorsque je m'adressais directement

à elle), et le salaire nous permettrait de mettre de l'argent de côté. Qu'aurais-je pu vouloir de plus ? J'avais du mal à contenir ma joie et je demandais à Maia de me parler de la forêt, du Río Eré, des rues de San Cristobál... En l'écoutant, j'avais l'impression de m'enfoncer dans une végétation épaisse et suffocante où je débouchais soudain dans un endroit paradisiaque. Il se peut que mon imagination ne soit pas particulièrement créative, mais personne ne pourra dire qu'elle n'était pas optimiste.

Nous arrivâmes à San Cristobál le 3 avril 1993. Il régnait une chaleur humide, lourde, et le ciel était complètement dégagé. De notre vieille fourgonnette familiale, j'aperçus au loin pour la première fois l'énorme masse des eaux marron du Río Eré et la forêt de San Cristobál, ce monstre vert et impénétrable. Je n'étais pas habitué au climat tropical et j'étais trempé de sueur depuis que nous avions pris la piste de latérite rougeâtre qui sortait de l'autoroute vers la ville. Le voyage harassant depuis Estepí (presque mille kilomètres) m'avait plongé dans une espèce de langueur mélancolique. L'arrivée s'était d'abord présentée comme une rêverie, pour céder brusquement la place à la rudesse de la pauvreté. Je m'étais préparé à découvrir une province pauvre, mais la pauvreté réelle n'a que peu de ressemblance avec la pauvreté

imaginée. Je ne savais pas encore que la forêt égalise la pauvreté, l'unifie, et d'une certaine façon l'efface. Un maire de cette ville avait dit que le problème de San Cristobál est que le sordide y côtoie le pittoresque. C'est littéralement exact. Les visages des enfants ñeê sont très photogéniques malgré la crasse – ou grâce à elle – et le climat tropical suggère l'idée absurde que leur condition a quelque chose d'inévitable. Ou pour le dire autrement : un homme peut lutter contre un autre homme, mais pas contre une cascade ou un orage électrique.

Par la fenêtre de la fourgonnette j'avais aussi constaté autre chose : que la pauvreté de San Cristobál pouvait être dépouillée jusqu'à l'os. Les couleurs étaient étales, primaires mais d'un brillant affolant : le vert intense de la forêt collée à la route comme une muraille végétale, le rouge luisant de la terre, le bleu du ciel dont la luminosité obligeait à garder les yeux plissés, le marron compact des quatre kilomètres entre les rives du Río Eré, tout m'annonçait par des signes évidents que rien dans mon patrimoine mental ne pouvait être comparé avec ce que je voyais pour la première fois.

Arrivés en ville, nous sommes allés à la mairie pour retirer les clés de notre maison, un employé nous a accompagnés à la fourgonnette et indiqué la direction. Nous étions sur le point d'arriver

lorsque soudain a surgi à moins de deux mètres un énorme chien de berger. La sensation – sûrement provoquée par l'épuisement du voyage – fut quasi fantasmagorique, comme si le chien n'avait pas simplement traversé devant nous, mais avait jailli du néant au milieu de la rue. Je n'eus pas le temps de freiner, je sentis le choc dans mes mains et ce bruit que l'on n'oublie jamais lorsqu'on l'a entendu une fois : celui d'un corps qui s'écrase contre un pare-chocs. Nous sommes sortis précipitamment du véhicule. Ce n'était pas un chien, mais une chienne, grièvement blessée, qui haletait en fuyant notre regard comme si elle avait honte.

Maia se pencha sur elle et lui passa la main sur l'échine, l'animal répondit à son geste en remuant la queue. Nous décidâmes de l'emmener immédiatement chez un vétérinaire et pendant le transport, j'eus la sensation que ce chien errant et sauvage était simultanément deux choses contradictoires : un sombre présage et une présence bénéfique, une amie qui me souhaitait la bienvenue en ville, mais aussi une messagère annonçant une redoutable nouvelle. Il me sembla que même le visage de Maia avait changé depuis notre arrivée, d'une part il était devenu plus commun – je n'avais jamais vu autant de femmes qui lui ressemblaient – et d'autre part plus dense, sa peau paraissait à la fois plus douce et plus ferme, son regard plus dur, mais aussi plus

mobile. Elle tenait la chienne sur ses genoux et le sang de l'animal commençait à mouiller son pantalon. La petite était assise sur la banquette arrière et regardait fixement la blessure. Chaque fois que la fourgonnette passait sur un nid-de-poule, l'animal remuait en poussant un gémissement musical.

On dit qu'on a ou n'a pas San Cristobál dans le sang, un cliché que les gens associent à leur lieu de naissance partout dans le monde, mais qui prend ici une dimension moins banale et en réalité extraordinaire. Car c'est précisément le sang qui doit s'habituer à San Cristobál, qui doit modifier sa température et s'adapter au poids de la forêt et du fleuve. Ce Río Eré avec ses quatre kilomètres de large m'a souvent fait penser à un grand fleuve de sang, et certains arbres de la région ont une sève si foncée, qu'on a du mal à se les représenter comme des végétaux. Le sang court partout, *remplit* tout. Sous le vert de la forêt, sous les eaux marron du fleuve, sous le rouge de la terre, il y a toujours le sang, un sang qui glisse et complète les choses.

Mon baptême fut donc littéral. En arrivant chez le vétérinaire, la chienne était quasiment perdue et en la prenant dans les bras je me vis imprégné d'une viscosité qui noircit au contact des vêtements en dégageant une répugnante odeur saumâtre. Maia insista pour qu'on éclisse au plus vite la patte et

recouse la blessure de l'échine, et la chienne ferma les yeux comme si elle avait renoncé à lutter. Il me sembla que ses yeux remuaient nerveusement sous les paupières closes, comme une personne quand elle rêve. J'essayais d'imaginer ce qu'elle percevait, quelle vie de vagabonde des forêts défilait dans son cerveau, et souhaitai qu'elle se rétablisse et survive comme si une bonne part de ma sécurité dans cet endroit en dépendait. Je m'approchai d'elle et posai une main sur son museau chaud avec l'assurance, presque la conviction, qu'elle me comprendrait et resterait avec nous.

Deux heures plus tard, la chienne larmoyait dans le patio de notre maison et la petite lui préparait une assiette de riz avec des restes de nourriture. Nous nous sommes assis et je lui ai demandé de penser à un nom. Elle fronça le nez, son geste naturel pour théâtraliser l'indécision et dit : « Moira ». Et ainsi s'appelle, bien des années plus tard, à quelques pas de moi, une vieille chienne qui sommeille dans le couloir. *Moira*. Contre tout pronostic elle a déjà enterré la moitié de la famille et il n'est pas improbable qu'elle enterre la famille complète. C'est seulement maintenant que je comprends son message.

Chaque fois que j'essaie de me souvenir de ces premières années à San Cristobál, il me revient en mémoire un morceau de musique qui causait beaucoup de problèmes à Maia au violon, « La dernière rose de l'été » de Heinrich Wilhelm Ernst, un air traditionnel irlandais dont s'étaient inspirés Beethoven et Benjamin Britten, où semblent coexister deux réalités : d'un côté une mélodie un peu sentimentale, et de l'autre un déploiement stupéfiant de technique. Le contraste entre la forêt et San Cristobál rappelait ces deux éléments ; d'un côté la réalité implacable, inhumaine de la forêt, de l'autre une vérité toute simple, peut-être moins authentique, mais bien plus pratique, avec laquelle nous composons pour vivre.

On ne peut pas dire que San Cristobál fut une grande surprise : une ville provinciale de deux cent mille habitants, avec ses familles traditionnelles (qu'on qualifie ici de « vieilles » comme s'il

y avait des familles plus vieilles que d'autres), ses combines politiques et sa langueur tropicale. Je m'y suis mieux adapté et plus rapidement que je ne l'avais supposé. Au bout de deux ou trois mois je bataillais déjà, comme un citoyen d'origine, contre l'absentéisme des fonctionnaires, l'impunité de certains politiciens et ces dilemmes provinciaux qui sont, par tradition, tordus et parfaitement insolubles. Outre ses classes à l'école de musique, Maia donnait aussi des cours à des jeunes filles des milieux aisés de San Cristobál, des gamines arrogantes et presque toujours très belles. Elle avait renoué avec deux ou trois amies, muettes comme des tombes dès que je rentrais à la maison, mais dont j'entendais les voix entremêlées avant d'ouvrir la porte. Comme Maia, elles enseignaient la musique classique, toutes d'origine ñeê, et avaient formé un trio à cordes qui donnait des concerts à San Cristobál et dans d'autres villes de la province, avec un succès retentissant, non parce qu'elles étaient de bonnes interprètes, mais parce qu'elles étaient les seules à offrir des concerts.

Ce qui pendant des années m'avait paru une contradiction amusante du caractère de ma femme, qui se consacrait à la musique classique, alors qu'il n'était pour elle de véritable musique que celle sur laquelle on pouvait danser, me devint alors parfaitement compréhensible. La musique classique

en leur honneur sur la place 16 de Diciembre, et l'hommage que leur rendit ponctuellement la presse tous les 19 mars pendant les cinq années suivantes, puis tous les cinq ans, dix ans..., sans compter les dizaines de publications, documentaires, œuvres d'art qui témoignent toutes d'un sentiment de culpabilité, d'un mauvais goût et aussi d'une bonne dose de vérité.

Je ne suis pas étonné que Jerónimo Valdés n'ait jamais voulu parler de l'affaire, ni qu'après deux ou trois séjours en prison il eut décidé de quitter la région et de partir Dieu sait où. J'ai souvent pensé que le jour où je l'avais trouvé dans la forêt, il fuyait les autres enfants et que la fuite et la violence étaient dans sa nature, comme il est de la nature du Río Eré d'emporter tout ce qui se trouve sur son passage. Cependant quelque chose persiste, une espèce de musique. Parfois elle m'assaille en pleine rue, lorsque je rentre tard à la maison, ou que je me promène, je la perçois comme si elle montait du sol et que le murmure des conversations et des secrets des Trente-deux vibrait encore sous mes pas. Mais cette sensation est fugace. Peut-être que les morts nous trahissent en nous abandonnant, mais nous les trahissons aussi pour continuer à vivre.



Une république lumineuse

Andrés Barba

Cette édition électronique du livre
Une république lumineuse de Andrés Barba
a été réalisée le 27 janvier 2022
par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267045741

ISBN PDF : 9782267045765

Numéro d'édition : 2530